

[Recueil. "L'escadron blanc"
film de René Chanas]

I . [Recueil. "L'escadron blanc" film de René Chanas]. 1949.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

R. Supp. 2785

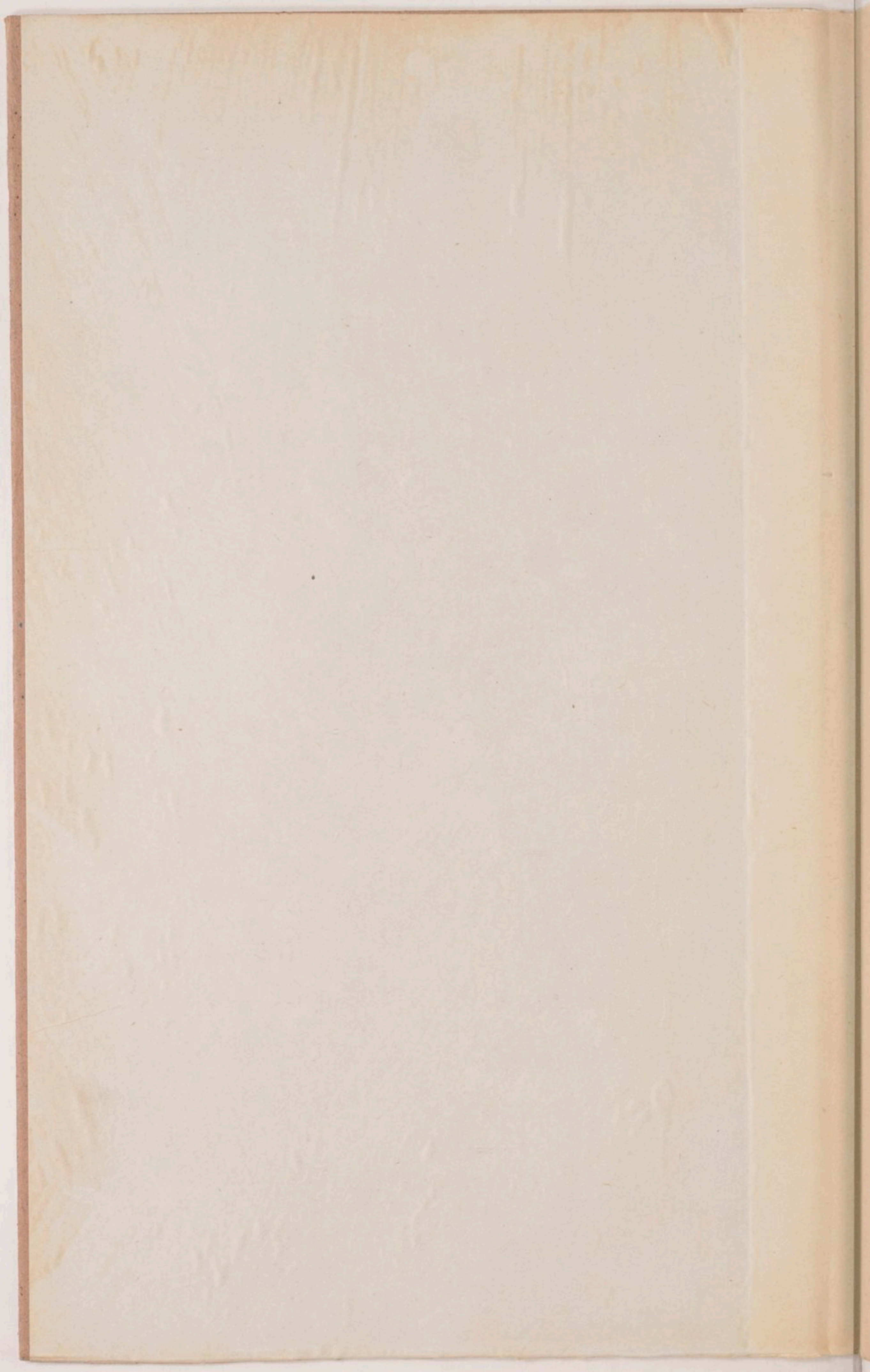
2785

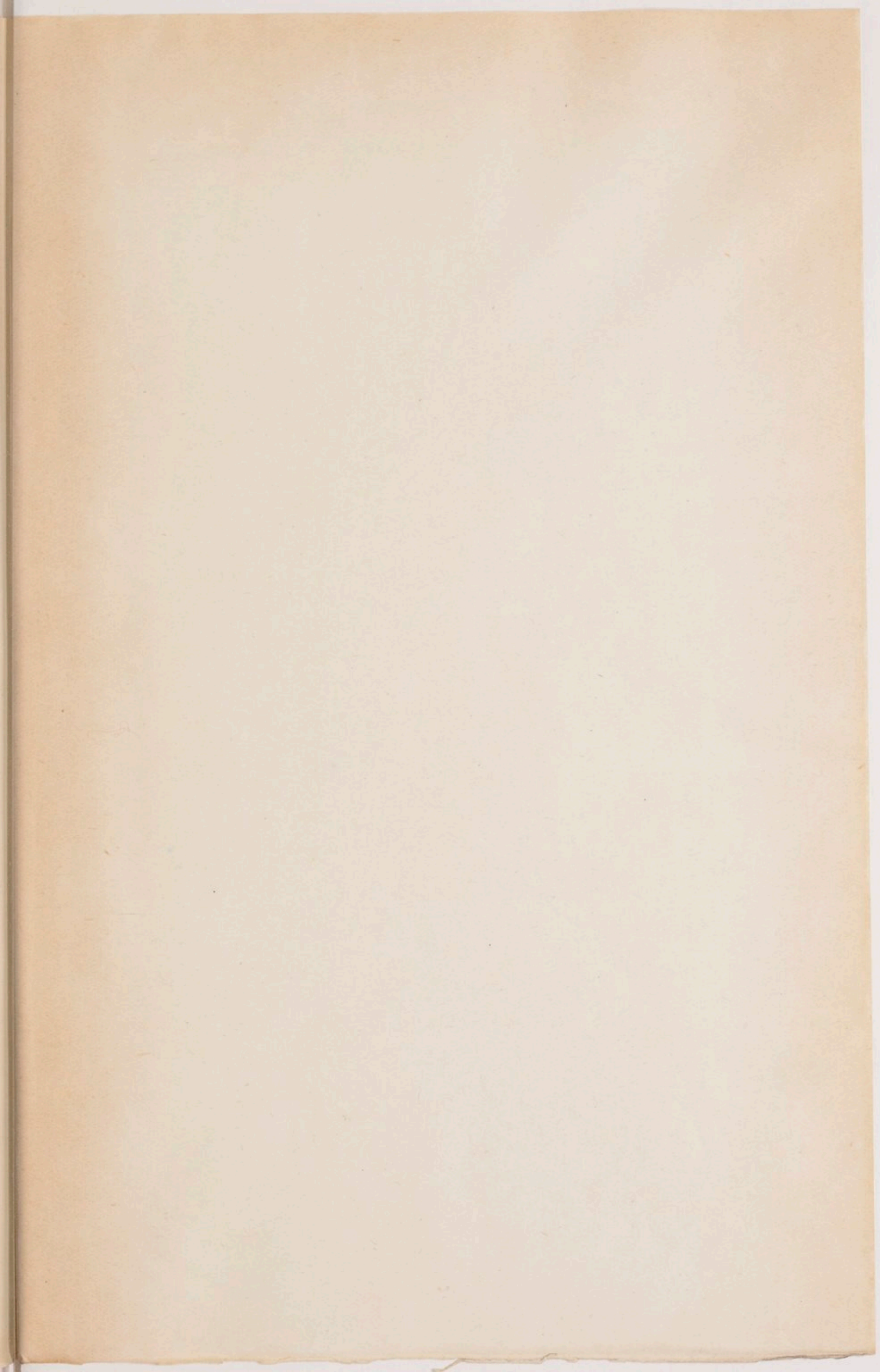
L'Escadron blanc.

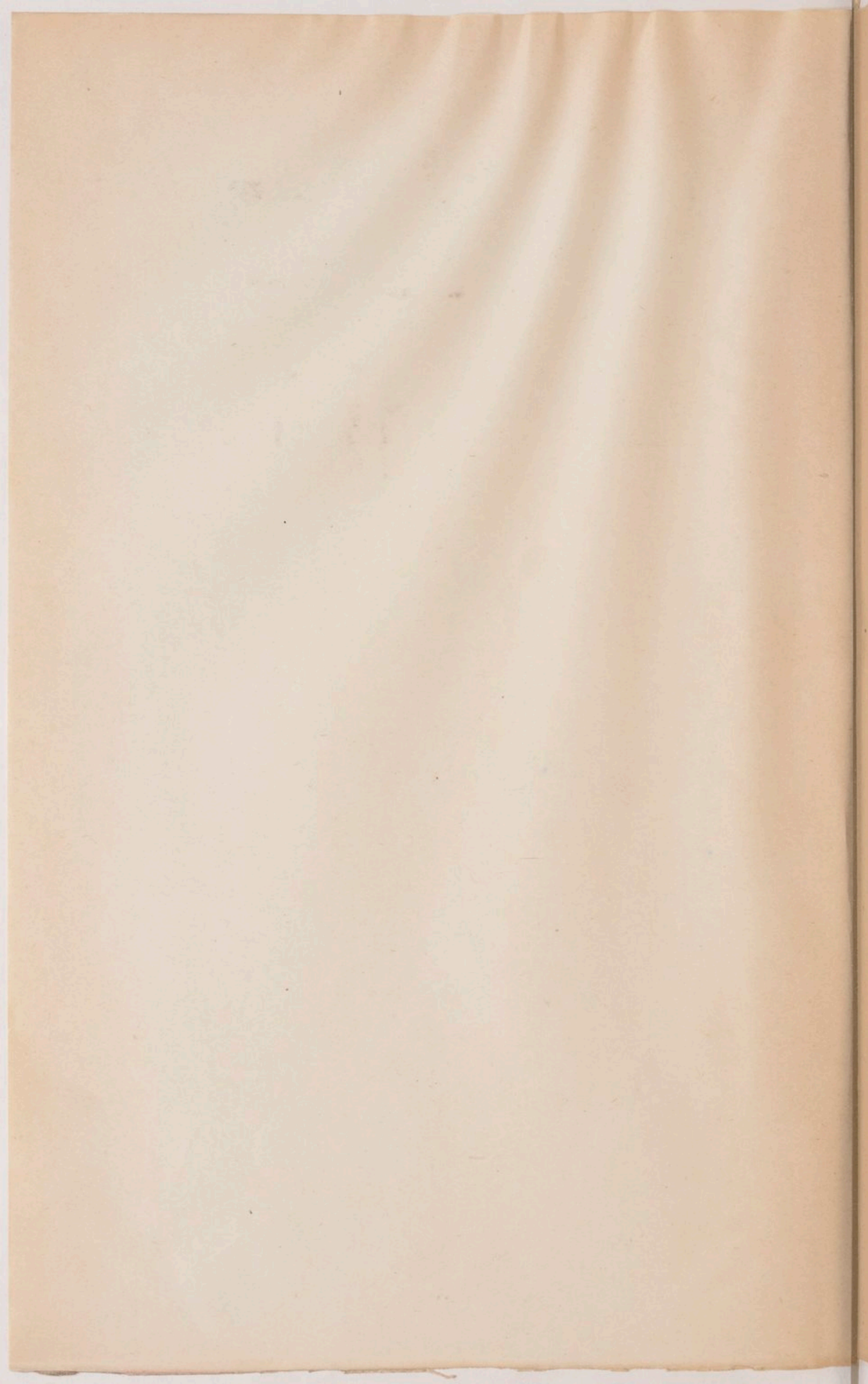
film sur la Légion, réalisé
par René Chanas, d'après le
roman de Joseph Peyré; adapt.
de René Chanas et René Lefèvre;
dialogues de René Lefèvre.

1949

R
85
pp.





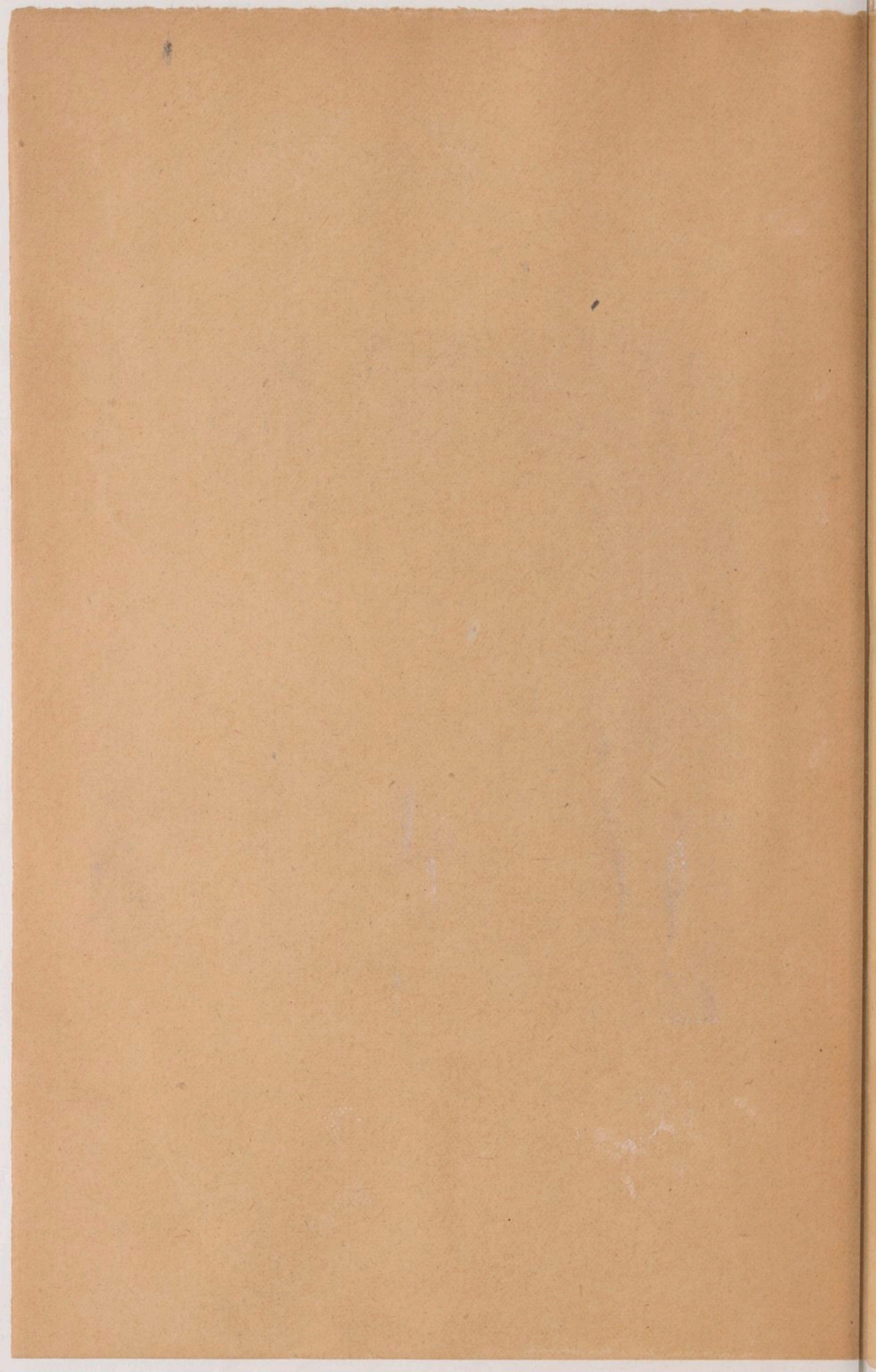


3694

P

L^e Escadron Blanc

Film 1949



4-2.49
7



L'Escadron Blanc
A CONQUIS A NOUVEAU LE DÉSERT

2

Cinema

Les histoires que l'on raconte

1.2.49 -

LOUIS GASNIER, qui fut le metteur en scène de Pearl White pour la plupart de ses films à épisodes, se souvient :

— Lorsque Pearl vint pour la première fois chez Pathé, elle était un peu gauche et rustaude, c'était encore un diamant dans sa gangue. Elle ne savait guère s'habiller et ne connaissait rien aux usages du monde. Pauvre petite, comment eût-il pu en être autrement ? Elle avait à peine 20 ans à cette époque. Et son éducation s'était faite dans les bois



Pearl White.

du Missouri et dans les tournées de pacotille qui parcouraient les Etats-Unis. Je me rappelle qu'un soir nous eûmes un grand dîner dans un fameux restaurant de la 42^e Rue, à New-York, pour fêter le succès des « Perils of Pauline ». Nous avions réservé un salon particulier et commandé un banquet somptueux. Pearl, naturellement, en était l'invitée d'honneur. Cependant, bien qu'elle fût entourée de ses camarades de studio et d'amis, elle ne mangea presque rien. Je lui demandai, après le repas, si elle était malade ou s'il y avait quelque chose qui n'allait pas. Elle me répondit qu'elle avait été déroutée par tous les couteaux, fourchettes et cuillers placés à côté de son assiette ! Elle avait eu tellement peur de se tromper ou de commettre un impair qui eût trahi son ignorance qu'elle

avait préféré rester sur sa faim. —
sée de notre téméraire Pearl, qui affrontait quotidiennement la mort dans ses films et qui s'était effrayée d'un tel détail, me parut si comique que j'éclatai de rire. Pearl fit chorus avec moi. En la raccompagnant à son hôtel, je m'arrêtai avec elle et lui fis monter un petit souper, qu'elle mangea cette fois de bon cœur.

Pearl abandonna ensuite le cinéma (en 1922 ou 1923) et vint vivre en France. Je l'ai perdue de vue pendant de longues années, mais je me souviens toujours avec émotion de ce dîner de New-York.

**

Un journaliste nous a raconté :

— Un confrère va voir Sacha Guitry chez lui, alors que, bien entouré de sa cour et de sa femme, Lana Marconi, il s'enveloppe majestueusement dans les plis d'une houppelande, d'une houppelande pas comme les autres, qui a un je ne sais quoi dans sa cordelière ou dans sa boutonnière.

Le journaliste maladroit accroche, en s'asseyant, la table derrière laquelle se



Sacha Guitry.

Jean Chevrier est un méhariste de belle allure dans « L'Escadron blanc »...

Ce n'est pas sans une certaine émotion que Joseph Peyré, l'auteur du roman célèbre, L'Escadron blanc, déjà tourné il y a vingt ans, verra à nouveau ses personnages s'animer à l'écran sous les traits de Jean Chevrier, René Lefèvre, François Patrice. Ces lignes sont le résumé des déclarations qu'il a bien voulu nous faire.

VOICI vingt ans, la Compagnie Saharienne du Touat, lançait vers l'ouest une reconnaissance méhariste, afin d'établir la liaison avec les pelotons mauritaniens venus de l'autre rive du grand désert. La reconnaissance, sous le commandement du lieutenant Flye Sainte-Marie, était menée par les lieutenants Fouchet, Leduff et le médecin-capitaine Peyré. Trois ans après paraissait le roman de Joseph Peyré, frère du médecin-capitaine, qui, sous le titre de *L'Escadron blanc*, révélait au grand public l'épopée de nos compagnies sahariennes.

Sous les traits du capitaine Marçay, le personnage principal du roman, les initiés voulurent reconnaître Flye Sainte-Marie ou Fouchet, récemment tombé aux côtés du général Leclerc. Lors des funérailles du vainqueur de Koufra et de Strasbourg, le radio-reporter qui parlait sous les voûtes de Notre-Dame, précisa lui-même, en nommant le colonel Fouchet parmi les victimes : « *Fouchet le héros de L'Escadron blanc.* » A la vérité, les personnages du roman étaient comme l'action entièrement imaginaires. Seule demeurait, de la reconnaissance de 1928, l'authenticité du cadre et de l'itinéraire suivi par les hommes et les bêtes au cours de leur marche à travers le désert.

Une étonnante aventure, d'ailleurs

tient le maître. Le porte-mine de Sacha tombe par terre un porte-mine pas comme les autres, qui a un je ne sais quoi... Alors, rejetant la tête en arrière, le regard courroucé et peiné, le maître fixe d'abord le malheureux mortel, puis, d'une voix basse, à peine perceptible, mais ferme, cependant, il ordonne :

« Je vous en prie, arrêtez, ne l'écrasez pas il a encore tant de choses à écrire! »

*

**

Fernandel américanisé n'est pas assez diplomate.

Fernandel, quittant momentanément l'écran pour les planches, a joué Ignace sur la scène d'un théâtre parisien, au milieu d'un essain de jolies filles, entraînés par Irène Hilda. Cette dernière, de retour d'Amérique, a rapporté une véritable cargaison de chewing gum de toutes sortes. Irène a conquis Fernandel à ce produit made in U.S.A. et celui-ci est devenu un fervent du masticage. A tel point que, dans sa revue, pendant un tableau où il fait une danse de dur, « une

qui méritait d'être portée à l'écran pour son drame, sa nouveauté, son enseignement historique.

Il y a vingt ans, lorsque le metteur en scène Genina établit le scénario et le découpage du film qui devait être tourné à la gloire de nos unités méharistes, il se heurta ainsi que le romancier auteur de l'œuvre originale à l'incompréhension des producteurs français de ce temps. Pas un de ceux-ci ne crut possible d'intéresser les publics à un film dans le style de *La Patrouille perdue*, alors que le concours du ministère de la Guerre et de l'armée nord-africaine leur était pleinement assuré. Joseph Peyré et Genina luttèrent pendant trois ans n'essayant que refus. Au bout de compte ce furent les méharistes italiens, élèves des nôtres, qui tournèrent l'aventure de *L'Escadron blanc* telle qu'elle parut à l'époque sur les écrans.

L'auteur devait donc attendre vingt ans le film français auquel il avait lui-même travaillé. Enfin, il arriva à réaliser ce qu'il appelait de tous ses vœux, et le metteur en scène René Chanas vient de terminer ce film au cœur du Sahara avec Jean Chevrier, René Lefèvre, François Patrice, Michèle Martin, et les effectifs français et indigènes du désert. Parti des remparts rouges de Adrar, se

dirigeant vers la Hammada, les rochers noirs du Hank et l'enfer de l'erg Chèche, les cinéastes ont suivi pendant plusieurs mois la route des grands nomades chargés de la police du désert qui, pendant des mois, affrontent l'étendue, la faim, la soif et le combat pour l'eau, au bord d'un puits perdu dans les sables.

(Ph. Ciné-Sélection.)

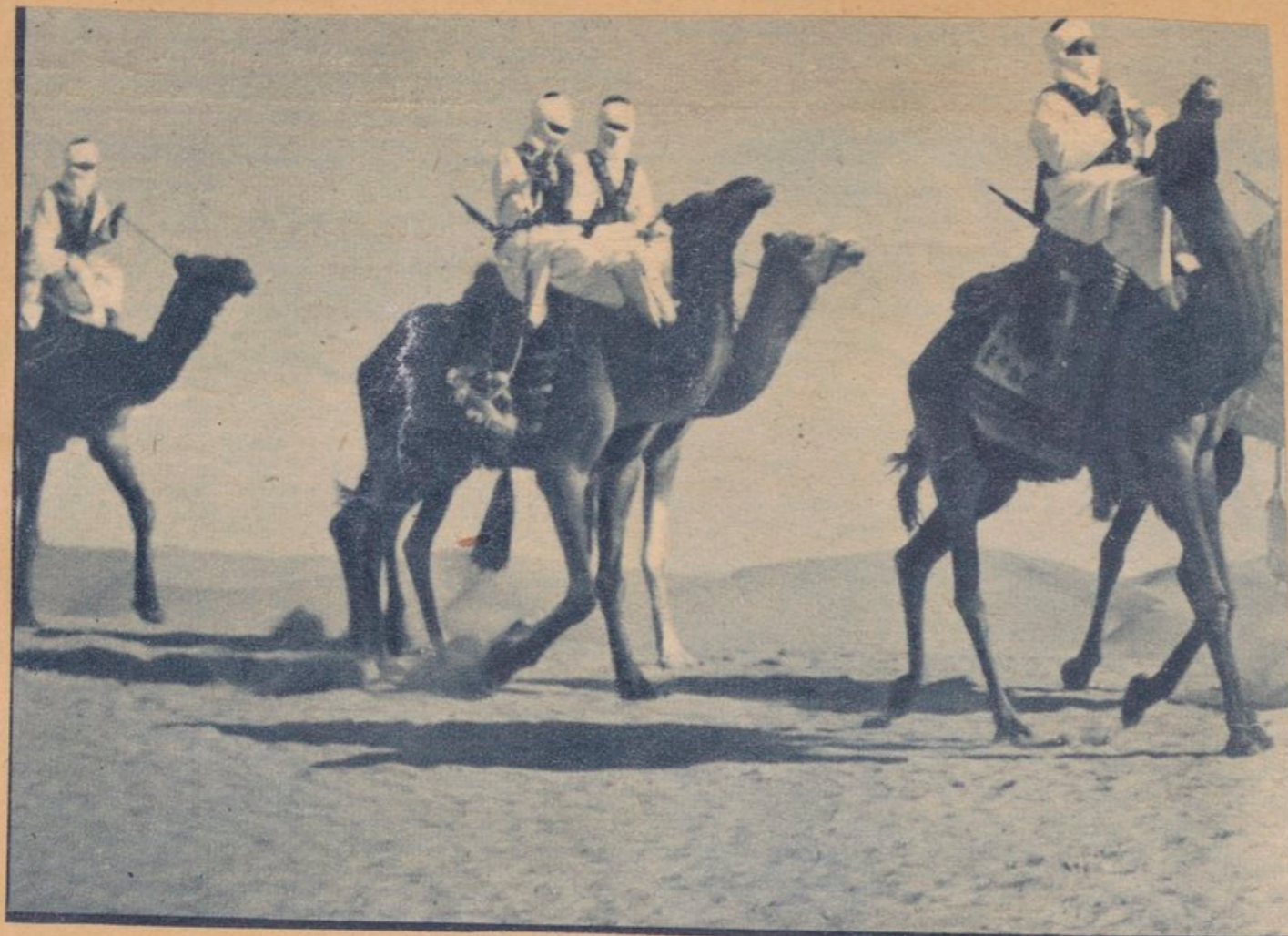
danse vache », comme il dit, avec sa partenaire, Irène Hilda, il lui cria l'autre jour : « C'est pas de l'argent que je veux, moi ! refille-moi une gum, j'suis pas exigeant ! »

Quant aux jeunes danseuses de la troupe, elles sont en effervescence. Tout un groupe a quitté le spectacle, très vexé, car, sur leur contrat d'engagement, on les avait baptisées : mannequins Fernandel pour sauver la situation essaya de la diplomatie : on ne vous appellera plus mannequins, mais show girl. Le remède fut pire que le mal et un nouveau contingent, parti furieux, les pauvres danseuses avaient compris « chaud girl ». « Nous ne sommes pas ce que l'on veut insinuer », se sont-elles exclamées en claquant la porte !

Quant à Raoul Marco, le meunier de La Belle Meunière, philosophiquement, dans un coin, il assiste à tout ce remue-ménage en manifestant sa présence, de temps à autre, par un grognement satisfait ou désapprobateur.



Irène Hilda.



...et mène ses valeureux compagnons à la
poursuite des pillards du désert.

5

6

L'ESCADRON BLANC

LE roman de Joseph Peyré avait déjà fait, avant la guerre, l'objet d'une adaptation italienne qui reste comme une des œuvres marquantes des premières années du film parlant. La rééditer ne manquait pas de courage... ni de danger.

Reconnaissons aussitôt que René Chanas s'en est sorti tout à son honneur. Il a su rendre palpable, obsédante, l'atmosphère du désert et nous donner une illustration grandiose et forte d'une action qui, si elle ne reposait pas essentiellement sur des « principes » militaires, aurait une densité humaine plus incontestable encore. Sans contredit, Chanas a réussi là son meilleur film, quoiqu'il n'ait pas pu exprimer en totalité l'émotion virile qui eût dû jaillir de ses magnifiques images. Sans doute, un excès de scrupule l'a-t-il conduit à rechercher l'objectivité, alors qu'un peu plus de passion aurait parfaitement convenu à son sujet.

Mais, tel qu'il est, L'escadron blanc est un film attachant, parce qu'il ne fait appel ni à une fausse littérature, ni à des moyens artificiels. Tout — c'est-à-dire la douloureuse épopée d'une compagnie de méharistes dans l'immensité saharienne — tout se joue soit entre hommes aux natures fort opposées, soit entre ces hommes réunis contre la nature hostile. Et c'est presque toujours fort beau et souvent poignant.

Si Jean Chevrier a, surtout dans le début de l'histoire, forcé un peu la brutalité de son rôle — pour retrouver ensuite, d'ailleurs, plus d'humanité et de mesure — René Lefèvre a campé un personnage de sous-officier colonial d'une justesse et d'une vérité véritablement admirables. Il est, du côté de l'interprétation, l'âme de ce film dans lequel on découvre également avec plaisir le beau et sympathique tempérament du jeune François Patrice, qu'on devinait déjà au travers des rôles secondaires dans lesquels on l'avait maintenu jusqu'ici.

François Patrice 7-49 Jean NERY.

Paris. presse. L'Intransigeant 3 et 4/7/49

Le gouverneur général de l'Algérie et vingt-trois officiers supérieurs ont présidé la première du film "L'Escadron Blanc"

La première mondiale du film « L'Escadron blanc », tiré par René Chanas du célèbre roman de Joseph Peyré, fut l'occasion, hier soir, au cinéma Marignan, d'un très grand gala en hommage à l'armée d'Afrique. La manifestation était placée sous la présidence de M. Naegelen, gouverneur général de l'Algérie, qui était venu spécialement à Paris.

Dans le hall, orné d'un dais, de tentures et de plantes vertes, les spahis algériens de la garnison de Senlis — impressionnants de beauté dans leurs uniformes blancs et rouges — assuraient la garde d'honneur. Bien que les Musulmans soient actuellement en pleine période de Ramadan et qu'ils auraient dû hier, rituellement, faire une prière et absorber une collation à la minute précise du coucher du soleil (20 h. 56), les spahis ont consenti, pour rendre les honneurs à l'armée d'Afrique, à enfreindre ce règlement. L'active et dévouée animatrice de la soirée, Mme Marcelle Goetze a bien voulu prendre ce péché (vis-à-vis d'Allah) sur sa conscience !

La plus brillante assistance

Aux côtés de M. Naegelen, M. Max Lejeune, le général Chouteau, le général Catroux, M. Roumagnac, représentant le président de la République, M. Boisdon, président de l'Assemblée de l'Union française, le général Mast, le général Chérière, le général Lehr, le général Bouscat, vingt-trois officiers supérieurs et de nombreuses personnalités musulmanes, M. François Poncet, M. Albert Sarraut, M. Paul-Boncour, le président René Cassin, André Lhote, Francis Poulenc, Georges Auric, Michèle Morgan, Henri Vidal assistaient à la première de « L'Escadron blanc », ainsi que le colonel Flye-Sainte-Marie, qui fut le héros authentique de la glorieuse aventure décrite par Joseph Peyré.

Il convient d'adresser les plus vifs éloges à René Chanas. « L'Escadron blanc » est la plus belle réussite de sa carrière de réalisateur. Tourné entièrement dans le désert, avec le concours des méharistes et de la Légion, cette œuvre, puissante et d'une très grande sobriété, émeut par sa simplicité, sa noblesse, l'absence totale d'effets faciles et le respect avec lequel Chanas a traité l'ouvrage de M. Joseph Peyré. L'auteur se plut à rendre lui-même, publiquement, hommage au jeune metteur en scène. « J'attendais René Chanas depuis vingt ans », déclara M. Joseph Peyré, à l'issue de la projection.

Le film fut très vivement applaudi par l'assistance.

Une admirable épopée en images

« L'Escadron blanc » fait revivre l'admirable épopée d'une poignée d'hommes à la poursuite d'un rezzou, en plein cœur du Sahara, le martyr de la soif, le baroud, l'épuisement au milieu de l'immense océan de sable, brûlé de soleil. René Chanas a su donner à son film en d'admirables images, l'ampleur nécessaire pour qu'il soit digne de son grand sujet.

Jean Chevrier et René Lefèvre ont fort bien campé leurs personnages de blédards. Et le très jeune François Patrice, dans le rôle écrasant du lieutenant a étonné par sa sobriété, sa présence et la maturité de son talent.

Au même spectacle, on a applaudi un spirituel court métrage

« Epargnez la France » qui rappelle malicieusement combien de réclames d'apéritifs et de pylones mal placés déshonorent les plus beaux sites de notre pays.

Claude HERVIN.

L'ESCADRON LIBLANC

Opera

6.7.49.

par Jean FAYARD

ALLONS-NOUS parler d'un simple « remake », ou réédition d'un film ancien comme on en fait tant, puisque « L'Escadron blanc » a déjà été tourné avant la guerre ? Non. Le cas est tout à fait spécial. Le très beau roman de Joseph Peyré, qui exalte l'action des méharistes français dans le Sahara, n'avait pas pu, avant la guerre, trouver d'amateur parmi les producteurs français. C'étaient les Italiens qui en avaient acquis les droits. Bien entendu, ils en avaient fait un film italien, avec des héros italiens qui parlaient italien, et il se passait dans le sud de la Libye.

Il y avait là une manière de scandale. Oh ! le film était excellent et le talent d'Auguste Genina, son metteur en scène, n'est pas en cause. Le scandale était qu'une histoire profondément véridique, à la gloire des officiers français, servit, presque sans transposition, à la propagande de l'Italie mussolinienne. Au surplus, le décalage n'allait pas sans quelque ridicule, car chacun sait que les méharistes français, entraînés depuis un siècle aux courses dans le désert et polissant un territoire grand comme un continent, ont accompli des prodiges et qu'ils apparaissent comme les champions d'un sport où les Italiens étaient tout juste des novices. Cela dit sans le moindre chauvinisme hors de saison. Ce sont de simples faits que personne ne contestera.

Donc, en faisant un film français avec « L'Escadron blanc », on a, avant tout, réparé une faute et accueilli, dans le sein de la famille, un enfant qui avait été prodigue bien malgré lui. Les producteurs ont été conscients de l'importance de leur tâche et ils nous offrent un ouvrage d'une belle tenue, d'une constante dignité, qui montre parfaitement le travail surhumain accompli naguère par une phalange d'officiers d'élite, dont les tombes jalonnent encore les routes du désert, mais en se gardant toujours d'écraser l'héroïsme silencieux sans le connaître.

L'histoire est surtout celle d'une poursuite. Une colonne de méharistes part à la recherche d'un rezzou dissident. Elle ne l'atteint qu'après vingt jours et mille huit cents kilomètres de marche, dans un paysage inhumain. Là-dessus se greffe une seconde histoire, d'ordre psychologique. Deux officiers français

mènent la colonne, qui ne comprend que des soldats indigènes : le capitaine, solide gaillard, aguerri, sûr de son commandement, à l'abri de toutes les défaillances, et un jeune lieutenant, qui ne s'est engagé que par désespoir amoureux. Le raid est d'abord au-dessus des forces du jeunôt, qui supporte très mal les fatigues et la privation d'eau. Au moment où le capitaine est tué dans une embuscade, le lieutenant prend le commandement de la colonne, retrouve des réserves d'énergie, se révèle comme un vrai chef et paie largement de sa personne au moment de l'engagement décisif, qui sera victorieux.

On n'a pas abusé de l'histoire d'amour, qui s'efface dès que commence la grande aventure. J'ai l'impression, si mes souvenirs de dix ans sont encore assez précis, que René Chanas a été plus discret que Genina sur ce point.

Bien entendu, dans un film comme dans l'autre, c'est au désert et aux chameaux, ces « vaisseaux du désert », que l'on a

demandé l'élément pittoresque. D'où des séquences de vues proprement admirables, peut-être un tout petit peu volontaires et « spectaculaires », mais pourtant assez diverses et assez animées pour que l'on échappe à l'impression d'un morceau de bravoure continu. Il faut ajouter que ces vues sont beaucoup plus « en situation » que dans « Manon », par exemple.

Le scénario et le dialogue sont fort bien faits, et il semble qu'une part importante du mérite revienne à quelqu'un que nous aurons deux occasions de louer ici, comme écrivain et comme acteur, René Lefèvre. Je n'ai pas entendu une note détonnante, qu'il s'agisse des conversations des officiers entre eux, ou des officiers avec l'adjudant, ou de leurs rapports avec les Arabes. La chose n'est pas facile et il y fallait un homme fort averti. Tout est d'une parfaite justesse, tout est indiqué avec pertinence : la dualité permanente des deux races, les restrictions mentales perpétuelles des Arabes, qui ne sont dominés que par l'ascendant du chef et par l'exemple de la bravoure physique. Enfin, nous trouvons cette pudeur de langage si ordinaire aux soldats et que nous louons d'habitude chez les Américains. Souvent, pour tout cela, le film m'a fait penser à « La Bandera », qui fut une des grandes réussites du cinéma français.

10

Il y a un point que je veux mentionner, non pour taquiner les auteurs qui, sans doute, n'y peuvent rien, mais pour signaler une des lacunes du cinéma en tant qu'art. Cette poursuite — et c'est pour cela qu'elle nous paraît authentique — est une poursuite lente. Même faisant soixante-dix à cent kilomètres par jour, et peut-être parce qu'elle fait de telles étapes, notre colonne progresse lentement, généralement au pas. Les hommes descendent souvent pour décharger leurs méharis fatigués. De là, une indiscutable impression de lenteur. Elle est certainement voulue. Il fallait nous montrer la durée de cette poursuite colossale et, dans le cadre de deux heures, c'est déjà un tour de force que d'avoir pu évoquer l'idée de vingt jours de voyage. Mais alors, on se heurte à un autre écueil, la monotonie. Or, il est évident qu'outre les difficultés positives de l'entreprise : le choix de la route, le vent de sable, la soif, les puits taris, la fièvre, les chameaux blessés, le plus grand drame d'un tel raid est l'infinie monotonie du trajet, l'immensité du désert, la nonchalance des paysages à se transformer. Le cinéma ne peut pas sortir de ce dilemme : ou évoquer l'ennui... ou franchir les étapes en escamotant l'essentiel.

Cette simple remarque d'ordre général n'enlève rien aux mérites du film. Ajoutons que l'interprétation est digne d'un grand sujet. Revenons à René Lefèvre. Il campe, avec une justesse et une autorité admirables, le personnage du sous-officier gouailleur, dur à cuire, brave et éperdument dévoué à ses chefs. (Là encore, je pense à « La Bandera ». René Lefèvre me rappelle quelquefois Aimos, que tout le monde regrette encore.) Nous savons depuis longtemps que Jean Chevrier sait jouer les officiers. Il a un visage mâle et une autorité qui n'exclut pas la sympathie. Enfin, le jeune lieutenant est joué par un nouveau, François Patrice, qui parle juste et qui semble avoir l'étoffe d'un bon comédien.

(1) Marivaux, Marignan.

L'Escadron blanc

L'Aura - France libre

(MARIGNAN, MARIVAUX)

7 juillet 1949

L'ESCADRON blanc ? Du sable, encore du sable, toujours du sable. Ce film, qui retrace l'épopée d'un groupe de méharistes à la recherche d'un rezzou, a obligé René Chanas à filmer le Sahara du nord au sud et de l'est à l'ouest.

Qu'est le Sahara ? Du sable, encore du sable... Il y a naturellement les puits, les oasis, les parois rocheuses, mais du sable...

L'action empruntée au roman de Joseph Peyre, qui fut son propre interprète dans la première version italienne, nous montre comment deux officiers, un sous-officier et une troupe de 70 hommes traquent les bandits du désert.

Les caractères des personnages sont lignes de la meilleure tradition, tout à la fois cinématographique et militaire. Il y a le capitaine qu'on respecte, le sous-officier bon à tout faire, et le jeune lieutenant frais émoulu de Saint-Cyr que les soldats méprisent mais dans lequel ils reconnaîtront bientôt un chef.

Lorsqu'on a besoin d'homme fort on va chercher Jean Chevrier, lorsqu'on désire un débrouillard on pressent René Lefèvre, M. Chanas là non plus n'a pas dérogé aux lois établies. Seul François Patrice est un nouveau venu dans le rôle du petit saint-cyrien. A la fin du film, les spectateurs comme ses

compagnons d'armes le jugeront favorablement.

Il y a bien aussi Michèle Martin (la femme de M. Chevrier). Son rôle tient en deux mots : « Au revoir » et deux heures après « Bonjour ». Bon emploi des compétences.

Claude LAZURICK.

LE CINÉMA

Liberation 7. VII. 49

L'escadron blanc

Film français ♦♦♦ Marivaux.

UNE marche à longueur de journées à travers les bancs de sable sous un ciel coruscant, du soleil, toujours du soleil, des chameaux braillards, des hommes deshydratés jusqu'à l'âme, la monotonie de l'effort, une poussière d'ombres à la poursuite d'un ennemi invisible,

fuyant et qui s'évanouira comme un mirage du désert, dès qu'on aura cru l'atteindre, et voilà un film, mais un bon, un très bon film dû à la technique de René Chanas et de son opérateur, à l'intelligence des acteurs, y compris les indigènes Chamba, et à la rude beauté du paysage sud-algérien.

L'ouvrage de Joseph Peyré a été scrupuleusement « suivi ». En faisant le dialogue, René Lefèvre a humanisé le drame et il campe admirablement le rôle de l'adjudant, en compagnie de Jean Chevrier (le capitaine), François Patrice (le lieutenant), tous deux excellents et la ravissante Michèle Martin qui émeut en quelques mètres.

Film recommandé pour les projections d'hiver, car il donne visiblement chaud... et soif.

interim

LES

L'ESCADRON BLANC

Longue poursuite
et « belle image »

APRES de moi, la projection terminée, quelqu'un murmura d'une voix dubitative où une volonté d'honnêteté nuançait le peu d'enthousiasme :

« Oui... hmm ! d'la bell' image, quoi ! »

C'est exactement ce que l'on peut penser du film de M. René Chanas.

Nous avons l'impression d'en avoir vu beaucoup de pareils. Le motif est flatteur. On peut le traiter en documentaire ou en affabulation pathétique dans le genre sobre, mâle et tricolore. Les deux se font, et toujours avec le concours des troupes de ceci, du général de Cela, sous le haut patronage du ministère des Forces armées et des Colonies réunies. Mais l'aventure humaine n'ajoute pas grand-chose à la couleur locale ; n'est-elle pas, d'un film sur l'autre, terriblement semblable à elle-même ?

Au fond, de quoi s'agit-il dans cet *Escadron blanc* ? D'une longue, longue, longue poursuite d'un rez-zou par ledit escadron. Et cette poursuite n'est pas très mouvementée. Elle se ramène principalement à « d'la bell' image ». Vues profilées, vues de face, gros plan du capitaine sur sa monture, silhouettes au crépuscule, défilé à l'aube, défilé dans le soir, le même en ombres chinoises, etc. En somme le dessin de l'ouvrage ne pourrait se défendre que si l'on avait élaboré une lente montée, une graduation ascendante qui dût finir par un paroxysme. Ici, le moins qu'on puisse dire est que le sommet déçoit. *Je me place, comme toujours, au point de vue cinématographique et non sur le plan moral ou patriotique, tant il est vrai qu'à cet égard l'œuvre de M. Chanas ne mérite que des éloges, mais, dans cette rubrique, nous nous occupons de cinéma.*

Deux acteurs de *L'Escadron blanc* se montrent excellents, chacun dans son rôle ; l'un tient celui de l'adjudant ; c'est René Lefèvre, dont le physique, l'accent « parigot » et le caractère sympathique correspondent à merveille au personnage qu'il anime ; l'autre, Jean Chevrier, trouve dans le capitaine un emploi qui lui convient parfaitement ; le ton y est, l'allure fait vrai, le jeu semble possible et les changements de registre sont indiqués avec justesse.

Un seul reproche, mais ce n'est pas à Jean Chevrier qu'il s'adresse.

Entre la première et la deuxième apparition du capitaine, il s'écoule — sauf erreur — quelques instants. Et toujours — sauf erreur — ses cheveux ont instantanément repoussé d'une façon qui ferait la gloire d'une lotion capillaire. Si l'on me répond qu'il s'agit d'un effet d'éclairage, je vous jure que c'est bien imité ! D'ailleurs, à la minute suivante, l'acteur revient le crâne aussi rasé que si la script-girl le lui avait passé elle-même au papier de verre !

Détails ! direz-vous...

Bien sûr, mais entre un film honnête et un bon film, il n'y a parfois que l'épaisseur d'un cheveu...

J.-J. G.

(Marignan-Marivaux.)

Le Cinéma par René EDON

L'ESCADRON BLANC

Paroles Françaises - 8 Juillet 1950
Sur les chemins de la grandeur

JAVOUE qu'une vague crainte me tenaillait en abordant le spectacle cinématographique qui a été tiré du livre L'Escadron blanc de Joseph Peyré par René Chanas. Du simple fait que cette œuvre avait été avantageusement exploitée déjà par le cinéma italien. Mais ce préjugé ne pouvait résister très bien à la confiance qu'inspire la richesse même du livre de Joseph Peyré. C'est le propre de telles œuvres de permettre aux talents divers du cinéma de s'exercer sans aucun préjudice pour leurs qualités respectives.

Il y a d'abord dans le livre de Joseph Peyré un symbole de la grandeur française qui dispense ici d'hésiter sur l'efficacité et la portée de son adaptation au cinéma. L'esprit qui anime une poignée d'hommes abordant les étendues sans limites du Sahara dans le seul but d'y maintenir le drapeau français est assez chargé de signification, pour que son illustration à l'écran bénéficie de notre part du préjugé favorable.

A cela il convient d'ajouter l'occasion qui est offerte aux artistes de talent de s'exercer sur des données simples, et sans quitter le ton de la vie, de parvenir au sublime. Ce n'est pas là un moindre avantage de pouvoir répondre à la fois dans une même création à un idéal patriotique et à un idéal artistique.



L'Escadron blanc réunit à l'orée du désert, un capitaine, un lieutenant, un adjudant et une soixantaine d'hommes équipés en vue de réprimer à travers le désert les révoltes et pillages que suscitent certaines bandes de nomades.

A l'annonce par télégramme d'un de ces « rezzous », le capitaine décide de donner la chasse à cette bande de nomades. L'es-

cadron est réuni et se met en marche sous l'initiative de l'adjudant et du capitaine alors que le jeune lieutenant est tenu à l'écart par tout le monde pour sa jeunesse, son élégance, son ignorance du désert.

Cet isolement lui pèse et ajoute à la fatigue qu'il ressent, à la fièvre qui le gagne. Mais il sait qu'il faut maintenant poursuivre très loin les pillards, les gagner

de vitesse, à travers un pays chaotique ; il tient par une sorte de miracle à se maintenir jusqu'au combat afin de mériter l'estime de ses compagnons.

Mais d'étape en étape, de puits en puits, la chasse se prolonge dans les étendues du désert. Des chameaux sont abandonnés, des malades, des blessés sont laissés sur le sable. La colonne se réduit alors que s'approche l'heure du combat final.

La capture d'un pirate et sa fuite sont les causes de la mort du capitaine, tué en se lançant à la poursuite du fuyard.

La responsabilité de l'escadron revient alors au jeune lieutenant dont le courage a su fléchir le mépris de ses compagnons à son égard. Il lui faut couvrir la dernière étape à travers un orage de sable, avant de retrouver les traces fraîches des nomades. C'est alors que, faisant le bilan de ses pertes, il s'aperçoit qu'il ne dispose plus que de vingt-huit hommes pour l'assaut final. Il les galvanisera par ses paroles et après quelques heures de sommeil, au petit jour, il les entraîne au combat. L'enjeu de la lutte est la vie même de l'escadron, puisque sa provision d'eau est épuisée et que les pirates tiennent le dernier puits. Le combat malgré sa violence se termine à l'avantage du lieutenant qui abat de sa propre main le chef des pirates.

Le « rezzou » vaincu, l'escadron réduit revient en bon ordre à son point de départ. Le jeune lieutenant y parvient miné de fièvre sous la conduite de son adjudant, vieil habitué du désert.

14

La mer de sables sans limites, opposée à la fragilité apparente du groupe humain de l'escadron qui l'affronte, prête au récit à chaque instant par la disproportion de ce contraste, l'allure épique et surnaturelle d'une geste. La poésie majestueuse de cette nature, dont les conditions de clarté et de température peuvent être fatales, engage les personnages à la démesure, sans même qu'ils puissent s'en rendre compte.

Il faut reconnaître qu'une telle ambiance engage le talent des artistes et leur permet parfois de se surpasser. Mais il y aura à retenir la création de René Lefèvre dans le personnage de l'adjudant. Nous retrouvons ici, avec les bonifications de l'âge, le délicieux acteur de « Jean de la Lune » et des « Musiciens du Ciel ». Sa fantaisie, qu'agrémente sa gouaille toute parisienne, allège souvent le dialogue et l'angoisse que provoquent les passages les plus terribles de ce film.

Jean Chevrier retrouve dans le rôle du capitaine un de ses personnages préférés. Il est bien entouré d'une équipe de méharistes et du jeune François Patrice. Mais que vient faire Michèle Martin dans ce film où, pour soi-disant apporter une note féminine, elle apparaît épisodiquement la lèvre humide de rouge liquide, les cils tirés, à l'assaut du désert ?



Jean Chevrier

L'Œuvre
7-7-49

CINÉMA

L'Escadron blanc

Il y a dans le roman de Joseph Peyré, l'Escadron blanc, quelque chose qui représente l'extrême de l'effort humain. L'Italien Genina avait su le faire sentir dans le film qu'il en tira en 1937. M. René Chanas nous en offre une tout autre version, avec un souci de grandeur qui l'a fait parvenir à une réalisation probablement meilleure encore. On ne peut voir l'Escadron blanc sans être remué d'admiration.

Le thème si simple du roman ne pouvait être modifié dans son ensemble, qui est la poursuite d'un rezzou dans le désert par un escadron de méharistes. Il n'est pas sûr que M. René Chanas, bien que sans doute en accord avec M. Joseph Peyré qui a signé l'adaptation, ait eu raison de modifier gravement le destin des officiers.

On se souvient que l'expédition est commandée par le lieutenant Marçay, qui a pour second le lieutenant Kermeur. Récemment arrivé des spahis chez les méharistes, Kermeur ne s'y est pas encore adapté ni fait aimer; il en souffre; il voudrait expliquer le complexe qui l'a amené là, et ne le peut. Malgré la fièvre, il accomplit un gros effort pour suivre la colonne, et meurt; ce qui semble conforme aux lois de la probabilité et, croyons-nous en lisant l'ouvrage, à la vérité.

Dans le film de René Chanas, le capitaine Marçay se lance imprudemment à la poursuite de Reguibi, qui s'est échappé, et se fait tuer par lui. C'est Kermeur qui, malgré son état déficient de santé, prend le commandement de la colonne, livrera le dernier combat et repiendra au camp. Un élément dramatique est ajouté au film aux dépens de la crédibilité.

Peut-être aussi aux dépens de la leçon de courage et de prudence qu'il devait donner. On peut le regretter d'autant plus que le film est réalisé avec une puissance technique maîtresse. Le personnage principal semble être le désert, où des hommes sont enfermés. Le désert avec sa terrible puissance qui vient de ses étendues désolées, ses sables hallucinants et illimités. Ces belles images du désert, nous commençons à les connaître, grâce à La Route inconnue, Les Noces de sable et même Manon. M. René Chanas nous en donne comme une hantise. Cette marche des méharistes dans le désert, avec ses aurores et ses couchers de soleil, donne si bien la sensation de l'étendue et de la désola-

tion que nous croirions presque y avoir participé.

De belles images soulignent les figures des méharistes, leur « fête des selles », les campements, la recherche du rezzou invisible. Le combat est montré puissamment, non dans un corps à corps, mais dans sa dispersion. L'interprétation est bien caractérisée. Jean Chevrier est profondément l'officier méhariste et René Lefèvre donne un adjudant Devars bien étudié pour être vrai. François Patrice est simple et juste dans le rôle de Kermeur, qui est pour lui une excellente création. Michèle Martin n'a que des apparitions, mais de qualité. L'Escadron blanc, tel que nous le présente M. René Chanas, est une admirable leçon d'héroïsme et de force, rendue avec un art certain et raffiné.

Jean MORIENVAL.

CINÉMA

Un bon film moyen

LA BATAILLE

L'ESCADRON BLANC

HAILLONNEUX et criards, les méharistes s'affairaient autour des chameaux agenouillés. D'une minute à l'autre l'escadron, composé de soixante hommes, devait se mettre en route pour rattraper une bande de pillards qui traversaient le désert en direction des puits du Hank. Le jeune lieutenant Kermeur avait insisté pour faire partie de l'expédition. Mais c'était à contre-cœur que le capitaine Marçay, un robuste blédard, avait accepté ses offres de service. Nul ne sympathisait avec Kermeur parmi le personnel de ce petit poste perdu aux confins de la solitude. Il avait contre lui d'être un nouveau venu, de s'habiller

avec trop de recherche, de fumer des cigarettes américaines et de traiter ses inférieurs avec condescendance. En vérité, il souffrait de cet isolement dont il était seul responsable. Les opérations militaires auxquelles il avait demandé à se joindre lui fourniraient-elles l'occasion de prouver sa bravoure et de gagner l'estime de ses compagnons ?

Le capitaine Marçay donna enfin le signal du départ. Il marchait en tête de la colonne, accompagné de l'adjudant Devars. Kermeur, lui, avait été placé en queue de la formation. Cette situation humiliante augmentait son désir de se distinguer au premier combat. Mais quand aurait-il lieu, ce premier combat ? Personne ne le savait au juste. Engagés dans l'immense étendue de sable, les méharistes avançaient au pas vers un horizon nu et sec qui reculait devant eux. Le soleil pesait sur cette lente procession d'hommes et de chameaux, dont l'ombre traînait de biais sur le sol torride. L'eau manquait. Les

puits étaient rares. Devant de soif, le lieutenant Kermeur considérait avec étonnement ces guerriers rudes et silencieux

Mise en scène de René Chanas
d'après le roman de
Joseph Peyré

Au Marivaux, 15, bd des Italiens
et au Marignan, 31, Ch.-Elysées

Distribution :

Jean Chevrier : Capitaine Marçay.
René Lefèvre : Adjudant Devars.
François Patrice :
Lieutenant Kermeur.

qui avançaient toujours et ne se plaignaient pas. Aux haltes, seul l'adjudant Debars lui adressait parfois la parole. Mais le lieutenant ne savait pas lui répondre. Irritable et supérieur, il renvoyait le vieux soldat après quelques répliques décevantes. Et, aussitôt après, il regrettait de l'avoir déçu. Peu habitué à une épreuve physique de cette envergure, il défaillait de fatigue. La fièvre le prenait dès le milieu du jour. Ses pieds se couvraient d'ulcères. Il divaguait. Il claquait des dents. A plusieurs reprises, le voyant à ce point malade, le capitaine Marçay lui enjoignit de retourner au poste, en compagnie d'un guide. Mais le poste était loin. Et Kermeur ne voulait pas se reconnaître vaincu. Il se raidissait contre la douleur et

l'épuisement. Il refusait de céder à la chaleur qui lui desséchait les entrailles. Finalement, le capitaine, ému par tant de courage et tant d'obstination, lui

17
Ayant rendu les honneurs militaires à la dépouille de leur chef, Kermeur et Debars l'enterèrent dans le sable, élevèrent une pyramide de pierres sur



Le capitaine Chevrier a rempli dans « L'Escadron blanc » ; on lui a derechef passé le crâne au papier de verre. L'infirmière Michèle Martin semble désolée de ne rien avoir pour faire repousser les cheveux

proposa de marcher à ses côtés. Cette faveur rendit des forces au jeune officier qui tenait à peine sur sa selle. Maigre, harassé, il dressait la tête pour ne pas faire honte à son chef.

L'escadron était en route depuis deux semaines. Aux abords du Hank, des éclaireurs capturèrent l'un des pirates. Mais le prisonnier refusait de parler. La nuit même, profitant de la fatigue des sentinelles, il s'évada. Le capitaine Marçay ordonna aussitôt de partir à sa recherche. Lui-même prit la tête d'un peloton. Et la battue commença à la lueur des torches. Soudain, coup de feu. Puis le silence : les méharistes ramenaient le corps du capitaine Marçay tué par le fuyard.

l'emplacement de la fosse et plantèrent au sommet une croix, faite de deux branches nouées ensemble. L'escadron passait sous le commandement du lieutenant Kermeur. Cette responsabilité nouvelle exaltait le jeune homme. Plus que jamais, il sentait la nécessité de prouver sa valeur. La troupe prit la direction du Sud, en direction de l'Erg Cheche, où, selon

Un défilé d'images

toute probabilité, les pillards avaient fait halte pour se ravitailler en eau. Une tempête de sable balayait ce pays de rocs noirs et de dunes mortes. Pendant des jours et des jours, les méharistes avancèrent à l'aveuglette dans un brouillard poudreux. Et, subitement, l'ouragan s'étant calmé, ils découvrirent des traces fraîches sur le sol.

Le bandit Si Mahmoud et son rezzou devaient être tout proches. Mais les effectifs de Kermeur étaient cruellement décimés par la soif et la maladie. Vingt-huit hommes en tout. Et pas un de valide. Tant pis. Le lieutenant résolut d'attaquer, dès le lendemain, le puits tenu par les pillards nomades. A l'heure dite, il disposa ses compagnons sur les crêtes sablonneuses qui dominaient le point d'eau. Et la fusillade s'engagea.

L'un des méharistes, ayant reconnu la silhouette de Si Mahmoud, visa longuement et fit feu. Le chef ennemi vacilla, tomba la face contre terre. L'adjudant Debars balayait le terrain avec sa mitrailleuse. Le lieutenant Kermeur rassemblait les rescapés pour un dernier assaut. Mais, en face, plus rien ne bougeait. S'agissait-il d'une ruse ? Des méharistes envoyés en éclaireurs revinrent bientôt, glapissant de joie. Les adversaires, épuisés et privés de leur chef, avaient pris la fuite vers le Tenerzouf. Le puits était libre. Les hommes, dégagés de la crainte, se ruèrent vers les flaques d'eau. Quant à Kermeur, il était trop faible encore pour goûter la fierté de cette première victoire. Ce fut une loque humaine, liée à la selle d'un chameau, que l'adjudant Debars ramena au poste.

Tandis que la compagnie rendait les honneurs militaires, le héros de l'expédition, miné par la fièvre, la face morte, les bras ballants, n'avait même pas la force de saluer le drapeau français qui montait dans le ciel sans nuages.

AUTOUR de ce thème énergique, patriotique et photogénique, M. Chanas a rassemblé toutes les images exigées par la tradition. Le sujet

comportant une longue expédition à dos de chameau, dans le désert, il nous a présenté ces chameaux et ce désert avec toute la complaisance que nous étions en droit d'espérer. Dunes de sable, plaines de sable, montagnes de sable et tempêtes de sable prises sur le vif ; chameaux vus de près, chameaux vus de loin, chameaux vus d'en haut, chameaux vus d'en bas, petits chameaux défilant à la queue leu leu, en ombres chinoises, grands chameaux blâtant vers le ciel ; Jean Chevrier, René Lefèvre et François Patrice, sur leurs chameaux respectifs ; les mêmes photographiés de face, de profil, de trois quart. Tout cela est bien fait. Mais rien de tout cela n'est nouveau. Nous avons l'impression d'une succession de tableaux qui ont déjà figuré sur tous les écrans du monde. Nous saluons au passage des classiques du genre. Nous assistons à une rétrospective de l'héroïsme saharien.

Ce reproche serait léger si le scénariste avait pris soin de graduer les effets de souffrance, de peur et de bravoure. Mais les péripéties de cette histoire nous émeuvent à peine. La mort du capitaine Marçay est escamotée. Les tourments du lieutenant Kermeur n'obéissent à aucune progression dramatique. Enfin, le heurt du rezzou et de l'escadron se solde par une déception totale. Durant tout le film on attend cette rencontre meurtrière qui donnera au lieutenant Kermeur l'occasion de se distinguer. On imagine un paroxysme, une explosion de folie guerrière. Et tout se passe en trois coups de fusil. Je ne critique pas la vérité psychologique de cette conception. Mais, telle quelle, l'œuvre manque de sommet. Elle n'aboutit pas. Elle est découronnée. Le beau livre de Joseph Peyré méritait une illustration plus violente, plus originale.

19

René Lefèvre incarne à la perfection l'adjudant Debars, sec et rigolard, dévoué comme un chien à la cause de son chef. François Patrice est exactement le lieutenant Kermeur de nos rêves. Jean Chevrier, dans le rôle du capitaine Marçay, campe un personnage brusque et secret, loyal et courageux, dont le style naturel est tout à fait louable. Mais, dans les premières scènes, son crâne paraît tantôt lisse comme un galet, tantôt orné de cheveux en brosse. Il s'agit là d'une anomalie capillaire que le scénariste n'avait sûrement pas prévue et qu'il eût été facile d'éviter. Notons également, en passant, le caractère un peu flou de la photographie. Avec ses défauts et ses qualités, L'Escadron Blanc représente un effort honnête pour rajeunir un thème qui ne se laisse pas rajeunir facilement. C'est un bon film moyen. Ce n'est pas un grand film.

Henri TROYAT.

LES SPECTACLES DE PARIS

Le Populaire

15-7-49

« L'ÉTERNELLE COMÉDIE »

de Guy VERDOT, en plein air...

Guy Verdot, dont nous avons loué le talent comme auteur dramatique et comme romancier, a écrit, on le sait, le texte d'une œuvre d'inspiration vraiment populaire et qui rappelle, par son allure, son mouvement, cette « commedia dell'arte », dont on parle tant et que l'on voit si peu : « L'éternelle comédie. »

Présentée par la compagnie Hermantier au théâtre de l'Atelier, lors du concours des Compagnies dramatiques, « L'éternelle comédie », de Guy Verdot, vient de « retrouver », pour les soirées de la mi-juillet, son cadre naturel dans une cour intérieure de la rue du Bac : en plein air et en plein ciel.

A. F.

20

MARIGNAN - MARIVAUX

Ce Matin. Le Pay 9.7.49 L'Escadron blanc

On conçoit mal qu'une œuvre aussi monotone et belle que « L'Escadron blanc », de Joseph Peyré, ait pu donner successivement — et avec succès — naissance à deux films différents.

Le désert, les méharistes, les rezzous, le soleil et le sable, les officiers et les chameaux n'offrent, en effet, à première vue tout au moins, qu'une gamme d'images assez limitée.

Rien ne ressemble plus à un grain de sable qu'un autre grain de sable, à une dune qu'une autre dune et à un officier de cinéma qu'un autre officier de cinéma. Même remarque pour les chameaux et à plus forte raison pour les dromadaires qui font ici figure de vedettes.

Et pourtant René Chanas n'a pas hésité à faire un « remake » de « L'Escadron blanc » que réalisa, avant guerre, Carmine Gallone.

Je m'empresse de préciser qu'il rend ainsi à César ce qui était à César, en enlevant au Duce ce qui ne lui appartenait pas.

Carmine Gallone, on s'en souvient, n'avait pas hésité, en effet, à affubler nos soldats d'uniformes italiens et à annexer nos territoires au profit de la plus grande Italie. Le premier soin de Chanas a été de rétablir la vérité historique sur ce point.

En règle générale, d'ailleurs, Chanas s'est attaché à faire vrai. Son film présente un caractère documentaire permanent et s'il contient certaines longueurs, il faut avant tout en accuser le désert, qui lui tient lieu de décor « toujours recommencé ».

Le sujet du livre de Peyré a été respecté dans son esprit. Nous retrouvons les principaux protagonistes de l'épopée méhariste et nous suivons jour après jour l'escadron blanc dans sa course éternuelle à la recherche de l'insaisissable rezzou.

Les personnages sont bien campés. Chevrier, le crâne rasé, son mâle visage un peu ramolli par un embonpoint naissant, a été promu au rang de capitaine et mérite bien cet avancement. René Lefèvre est un remarquable adjudant gouailleux et sympathique. François Patrice un très honnête lieutenant, descendu en droite ligne de Saint-Cyr. Les acteurs indigènes sont excellents.

Les dialogues de René Lefèvre sont habiles. Il est impossible enfin de ne pas mentionner la qualité exceptionnelle de la photographie.

André LAFARGUE

P.S. — On présente actuellement avec « L'Escadron blanc » un court métrage intitulé « Epargnez la France ».

C'est la première réalisation de la série « Tribune libre » que viennent de lancer M. André Robert et Mme Götze.

On ne peut qu'applaudir à cette formule de documentaire à la fois vivant et instructif.

22

L'Époque.
12 JUILLET 1949 :

LES SPECTACLES

LE CINÉMA

LES NOUVEAUX FILMS :

« L'Escadron blanc »

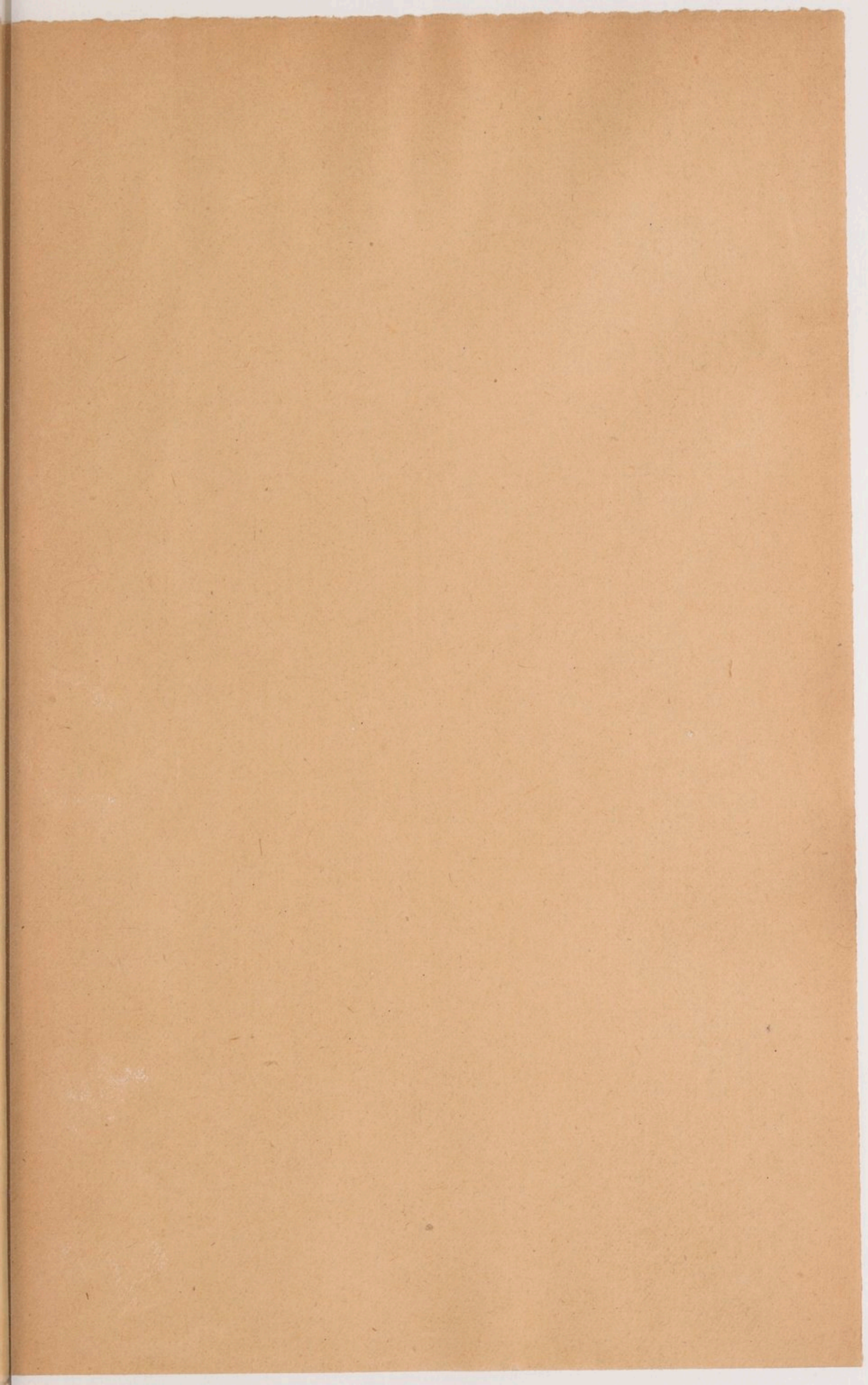
Ce ne sont pas les Français qui ont découvert les qualités cinématographiques du roman de Joseph Peyré. L'Escadron blanc, mais les Italiens en la personne d'Augusto Genina. Ce dernier tourna il y a une douzaine d'années une première adaptation de cette œuvre : le film obtint le grand prix à la biennale de Venise. Aujourd'hui le réalisateur français René Chanas reprend le sujet de Joseph Peyré et en tire une œuvre d'une très bonne tenue et d'un intérêt à peu près constant en dépit de la difficulté qu'il y a toujours à représenter à l'écran le désert, ses mornes vallonnements de dunes, son silence, son immobilité et cette désolation proprement « désertique » qui défie l'art du dramaturge. Jusque-là, la plupart des meilleurs en scène avaient fait intervenir le désert, dans leur film, comme un cadre à un récit donné : René Chanas, lui, a assigné au Sahara un rôle beaucoup plus actif. Le sable et le soleil jouent ici un rôle déterminant, comme dans l'Atlantide ou La Patrouille perdue : cette justification du décor dans le drame raconté est l'une des grandes vertus des bons films.

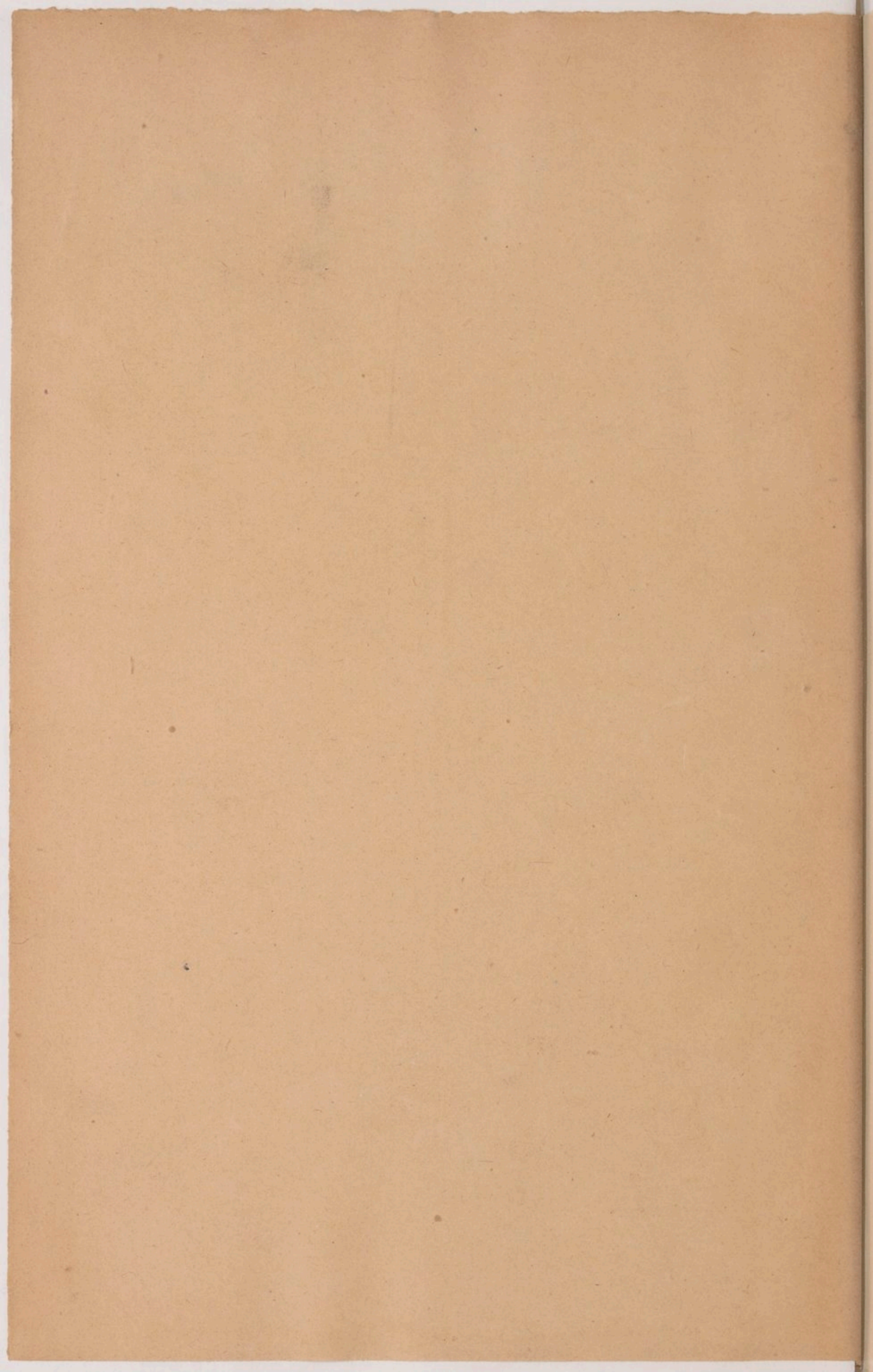
Reconnaissons cependant que la première partie de l'œuvre de René Chanas est meilleure que ce qui suit. L'exposition, la présentation des personnages sont excellentes. A mesure que le récit se déroule, l'auteur a éprouvé de plus grandes difficultés à soutenir l'intérêt de son histoire. Nous tournons en rond pendant un certain temps, peut-être parce qu'il n'y avait en effet rien d'autre à faire, mais quoi qu'il en soit nous piélinons, ce qui n'est tout de même pas le bon moyen de représenter le piélinement dans une transposition dramatique de la réalité. A ces quelques réserves près

qui ne jouent que sur la partie centrale de l'ouvrage, L'Escadron blanc est un bon film.

Jean Chevrier est bien, René Lefèvre très bien, et Michèle Martin montre de la discrétion dans un rôle modeste. Un jeune acteur, François Patrice, joue le rôle du lieutenant Kermeur, cet officier qui se révélera grand chef militaire au cours d'une opération de nettoyage dans le désert : il s'y montre remarquable. Il dit juste, ne manque pas d'une certaine force et impose son jeu : il a l'étoffe d'un très bon jeune premier dramatique et devrait faire une brillante carrière cinématographique.

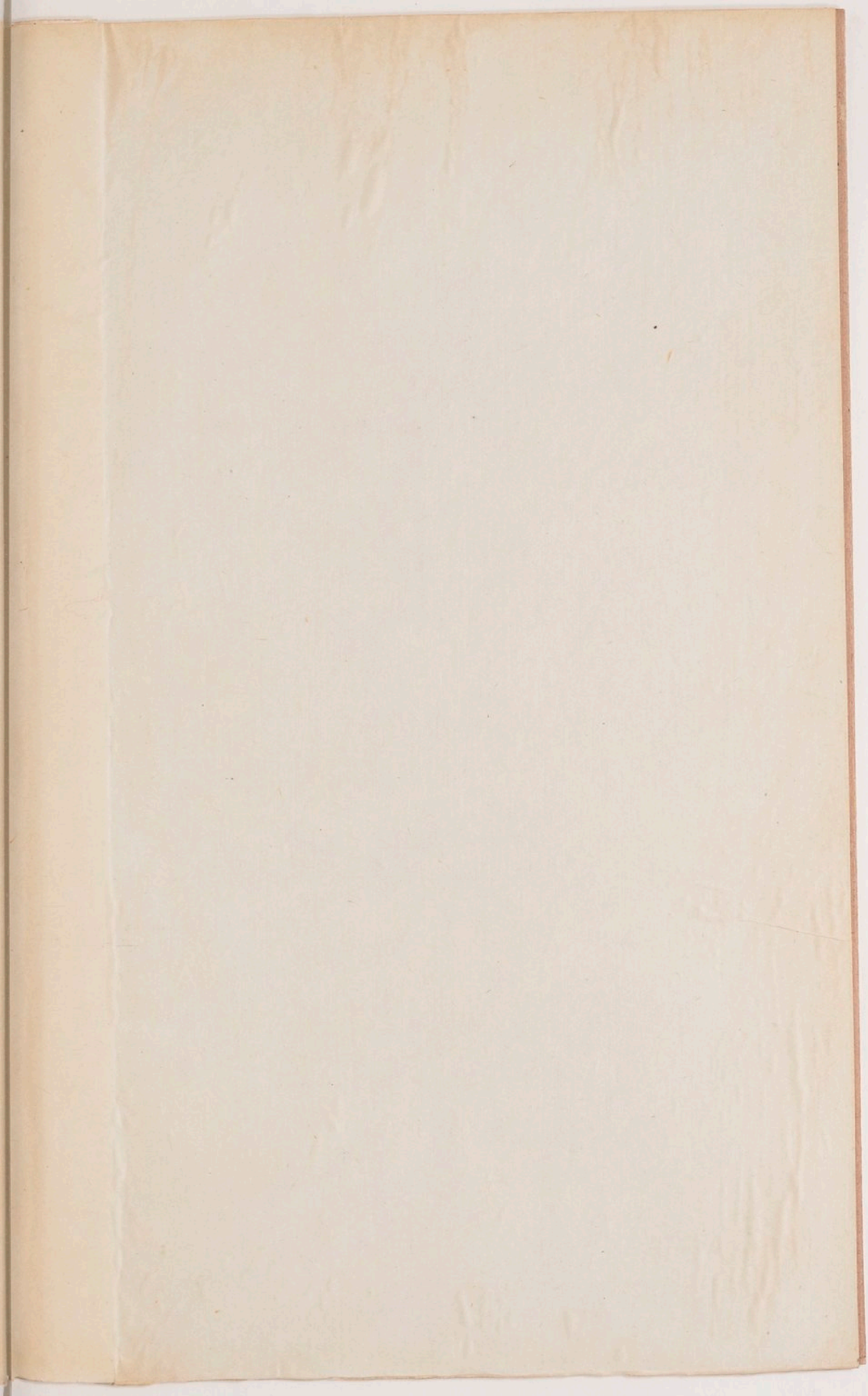
Roger REGENT.





A SABLÉ - 2010
DESACIDIFIÉ

DESACIDIFIE
A SABLÉ - 2010







Sup
R





